

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA REINE DE MONTÉNÉGRO A LYON



Samedi matin, à 8 h. 30, la reine de Monténégro (1), accompagnée des princesses ses filles, est arrivée à Lyon. Ce document photographique, pris en gare des Brotteaux, a fixé les traits de la souveraine (1) et de la princesse Xenie (2) au moment où M. Rault (3), préfet du Rhône, vint apporter aux voyageuses l'hommage du gouvernement français.

Ayuntamiento de Madrid

La conquête du Paradis

Après plus d'une année et demie de guerre, le gigantesque « plan allemand » élaboré avec ce mélange de sornioiserie retorse et de mégalo-manie grossière qui semble caractériser la race germanique, nous apparaît dans toute son ampleur brutale et dans toute son orgueilleuse enflure. Nous n'ignorons plus, en effet, en quoi consista le rêve réaliste de la conquérante Allemagne. Après avoir fouillé du bec le cœur pantelant de Paris, elle devait rognier les ongles du lion britannique, crever les yeux de la louve romaine et dépecer la chair de l'ours moscovite, puis ensuite regagner son perchoir sanglant et y digérer, en un repos repu et rapace, ce festin de guerre et de gloire. Quelques mois devaient suffire à ce vol triomphal et victorieux.

Aujourd'hui, la formidable entreprise de rapine a dix-huit mois de date : si nous en pouvons juger pleinement la visée, nous en pouvons aussi apprécier les résultats. Ils ne sont certes pas négligeables, et il serait vain d'en nier l'importance, mais ils ne répondent pas cependant tout à fait aux brutales espérances qui mirent le feu à l'Europe. Certes, durant ces rudes mois de batailles, l'Allemagne a montré son incontestable puissance militaire, non moins que son habileté diplomatique. Elle a su se créer des alliances nouvelles et entraîner à sa suite, liée étroitement à son sort, sa complice autrichienne. Elle s'est adjoint le Turc et le Bulgare. Elle a su faire demeurer hésitants le Grec et le Roumain. Racolages opportuns, certes, mais qui prouvent néanmoins qu'elle a échoué dans son premier élan. Ce qu'elle pensait emporter de haute ruée, il le lui faut disputer âprement et pied à pied. La brusque agression est devenue un corps à corps étroit et angoissant.

C'est que, je le répète, le résultat immédiat ne fut pas égal à l'effort initial. Le temps a passé. L'Allemagne a remporté des victoires, mais l'Allemagne n'est pas victorieuse. L'aigle rapace n'est pas repu et les chasseurs guettent son vol alourdi. La France, que le choc soudain devait réduire à merci, est debout, en armes. La Russie, dégagée de l'étreinte, organise ses masses profondes. L'Angleterre, reine des mers, débarque sur le continent ses « tom-mies » au regard clair. La vigilante Italie ménage ses forces et les garde intactes. De tant de proies convoitées, quelles sont celles que l'Allemagne a atteintes? Je la vois bien campant en terre française et hivernant aux steppes russes. Je vois la Pologne conquise, la Belgique égor-gée, la Serbie dévastée, le Monténégro étranglé. Tout cela, est-ce la victoire? Non. L'Allemagne le sent et s'inquiète : coûte que coûte, il faut continuer à maintenir l'illusion. Le drapeau allemand ne flotte ni sur Paris, ni sur Londres, ni sur Pétrograd, ni sur Rome. La réalité manquant, il faut créer des mirages. Alors c'est l'Egypte menacée, c'est l'Inde : à défaut de la conquête du monde, c'est la conquête du Paradis.

Chacun sait que c'est, en effet, vers cette conquête que s'oriente maintenant la présomption allemande. N'est-ce pas dans les plaines de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate, qu'était situé le merveilleux jardin qui, selon l'Ecriture, servit de séjour à nos premiers pères? Là, le Paradis terrestre offrait au couple biblique son asile de paix et de bonheur. Aussi n'est-il pas étonnant que ce grand souvenir tente la babouche turque et la botte allemande. Quelle revanche admirable que de camper sur l'emplacement supposé de l'Eden!

Ne rions pas : que l'Allemagne convoite ces territoires mésopotamiens, où la légende place l'existence de l'Eden, n'est-ce pas là un symbole singulier de son ambition démesurée? N'est-ce pas aussi l'emblème de l'entreprise universelle qu'elle a tentée, et le sens profond ne nous en apparaît-il pas en cette image? C'est bien le Paradis qu'elle a voulu conquérir, quand elle s'est ruée à la domination du monde avec une si furieuse convoitise et une si âpre brutalité. Elle voulait asservir la terre pour la transformer en une sorte de Paradis à son usage. L'Allemand n'est-il pas digne, en effet, de tout le bonheur terrestre et seul en droit de demander à l'univers la satisfaction de ses appétits?

Et c'est ainsi, dans cette foi grossière et orgueilleuse en elle-même, que l'Allemagne est partie pour cette conquête du monde qui, de mirages en mirages, l'a menée vers cette conquête du Paradis, dont le sens symbolique m'a paru curieux à constater. Considérons-le comme un indice de plus de ce que fut le rêve démesuré de l'ambition germanique. Mais que les conquérants des terres mésopotamiennes prennent garde d'y rencontrer, au lieu de quelque accueillante et facile Victoire, l'Ange farouche au glaive de feu qui, debout au seuil de l'Eden biblique, en défendait l'entrée de son geste étincelant!

Henri de Régnier,
de l'Académie française.

Ce que l'on dit

En attendant...

Serait-il excessif de demander aux agences qui fournissent les journaux de nouvelles, serait-il excessif de leur demander de nourrir dans leurs bureaux un tout petit géographe et un tout petit philologue? Je les en supplie à deux genoux, d'une voix pleine de sanglots.

Le géographe pourrait savoir qu'il existe une orthographe française des noms de lieux africains et que cette orthographe française est inscrite sur des atlas français, dans les livres français, ainsi que dans les rapports envoyés par les officiers et les administrateurs français au ministre des Colonies françaises, dont les fonctionnaires le pourront renseigner. Il devrait se pénétrer également de cette idée bien simple que cette orthographe répond à notre prononciation; tandis que l'orthographe des dépêches boches et anglaises, que nos agences se contentent économiquement de reproduire, répond aux prononciations boche et anglaise.

Depuis dix-huit mois, ces traductions rudimentaires ont parlé au public d'une capitale du Cameroun allemand, nommée Jaunde, que les bons lecteurs français prononçaient naturellement Jönde, avec un e muet. Ces mêmes lecteurs se sont donc trouvés, dans la proportion de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille, dans la totale incapacité de reconnaître cette même ville dans le Yaoundé cité par la note officielle du ministère des Colonies parue avant-hier. Et, pourtant, il s'agit bien de la même chose, et c'est la notation phonétique du ministère des Colonies qui est la bonne.

Mais la présence d'un philologue dans les bureaux des agences est au moins aussi nécessaire que celle d'un géographe. Les journaux français s'égayèrent, il y a une vingtaine d'années, parce que les agences allemandes, ayant reçu, au moment des obsèques de Gambetta, une dépêche rédigée en français et ainsi conçue : « Derrière corbillard venaient MM. Un Tel et Un Tel... » avaient traduit : « Le général Corbillard marchait en tête du cortège! » Mais, hélas! il y a quelques jours, une de nos agences a fait une gaffe qui ne cède en rien à celle-ci. Un télégramme anglais disait : « General headquarters let us know... », ce qui signifie : « Les quartiers généraux nous font savoir. » Et l'agence a traduit ingénument : « Le général Headquarters nous apprend... »

Ce malencontreux général Headquarters fut une triste compensation au général Corbillard. Un géographe et un philologue, s. v. p.!

Pierre Mille.

C'est, bien que dans un ordre généralement considéré comme futile, l'un des plus beaux sacrifices féminins.

Tous ceux qui savent son chic raffiné d'avant la guerre ont pu s'étonner de voir Mlle..., la charmante fille d'un de nos anciens ministres, si pitoyablement chapeautée depuis environ huit mois. Par un curieux réflexe de mauvais goût, cinq ou six amies de cette ex-élégante parisienne portent maintenant des coiffures déplorables. Que s'est-il donc passé? Oh! un petit drame infiniment touchant.

Il y a encore deux ans, une amie de ces demoiselles vivait heureuse. La guerre la ruina : deux de ses frères tombèrent dans les combats. Seule au monde, elle s'est improvisée modiste. Mais... elle n'a pas de talent. Et voilà où commence l'admirable dévouement. Ses amies des beaux jours lui ont promis de porter ses chapeaux. Si l'une d'elles l'oublie parfois et si la « modiste » en a connaissance, elle pleure, tombe malade et doute de son talent pendant une semaine. Ainsi d'adorables personnes consentent à porter des horreurs qu'elles paient cher, pour aider leur amie dans l'infortune et ne lui faire aucune peine.

Pourtant, c'est une situation qui ne pourrait longtemps durer. On s'occupe activement de trouver, pour la trop sensible artiste en chapeaux ratés, un bureau de tabac en province, très loin, le plus loin possible...

Un petit fait d'intérêt parisien : les citadins du quartier avenue Trudaine, rue Rochechouart, rues des Martyrs et Condorcet, rue Victor-Massé et square d'Anvers sont littéralement crispés par une scie qu'ont inventée, dans tout ce périmètre, les jeunes gens des classes 18, 19, 20 et au-delà. En vérité, cette

jeunesse devrait bien changer de signe de ralliement : qu'il est donc mal choisi! Cela se siffle, et sur l'air — vous en souvenez-vous? — de l'appel de cor lancé, au deuxième acte, par Siegfried dans sa forêt! On a rayé Wagner du programme de l'Opéra, et voilà qu'un jeune mélomane du neuvième arrondissement ressuscite les Niebelungen en pleine rue!

A la longue — et tout antiwagnérisme mis à part — ce refrain est devenu exaspérant pour tout le monde. De jour comme de nuit, on l'entend à tout coin de rue. Pourquoi ces conscrits de l'an prochain n'adopteraient-ils pas désormais, pour se reconnaître de loin, une de nos brillantes et martiales sonneries de clairon?

Nos alliés britanniques avaient déjà Kitchener de Karthoum, K of K, ainsi qu'ils disent. Ils vont avoir bientôt F of Y, ou F of M; lisez : French d'Yser, ou French de Mons.

Précisément, en haut lieu, on hésite. L'ex-commandant en chef des troupes anglaises, consulté, aurait penché pour... of Mons, car, assurent ses amis, il considère sa célèbre retraite comme une bien plus grande victoire que tout ce qu'il put faire d'éclatant sur les rives de l'illustre cours d'eau.

Va donc pour French of Mons. Chez nous, pas un doute possible. Si Joffre devait être anobli, il serait duc de la Marne.

A l'Académie française, il semble bien qu'en ce moment on soit sur le point de se résigner à des élections partielles. Du moins le bruit en court. Et les fameux salons académiques — si rasants et si comiques — se sont mis décidément à enlever leurs housses. Que de pauvres gens vont à nouveau perdre le boire, le manger, le sommeil... et le sentiment du ridicule!

Puissent-ils garder un peu de leur sang-froid en méditant sur la tragique aventure de ce poète qui, candidat perpétuel, et malade de ses échecs répétés, vécut quinze ans dans la hantise du fauteuil inaccessible pour lui, et, foudroyé par une congestion, fut trouvé la tête penchée sur les papiers où, en déjeunant tout seul — car il était célibataire — il avait griffonné tous les pauvres calculs de son anxiété.

Contre : Victor Hugo, Taine, Pasteur, Augier, Alexandre Dumas, etc.

Douteux : P. F. N.

Pour : Camille Doucet, Rousset, Marmier, Cuvillier-Fleury...

Suivait une longue énumération de noms médiocres, mais favorables, qui, pourtant, n'avait pas suffi pour le rassurer, puisqu'il était mort de contention ambitieuse.

La fameuse sentence : Taisez-vous, méfiez-vous, etc., etc., s'étale, comme chacun sait, sur tous les murs publics et même sur beaucoup de murs privés. On cite un journal de modes qui en a tapissé entièrement sa salle d'attente. Et c'est une leçon un peu dure pour la clientèle féminine qui s'y presse tous les mercredis.

Mais l'un de nos bons confrères paraît avoir trouvé la solution la plus élégante et de l'effet le plus sûr.

Sur les affiches qui décoraient le bureau où il re-çoit, on lit ceci :

« Parlez, ne vous méfiez pas, des oreilles amies vous écoutent; mais... pas longtemps... »

In cauda venenum.

C'est dans l'un de nos hôpitaux de chevaux, en une petite ville du Centre. Le vétérinaire chef voit, ce matin-là, s'approcher un soldat « garde-malade » avec une pauvre bête qui ne semble pas au mieux.

— Où a-t-il mal ton canasson?

— M'sieu l'major, je n'sais pas. Mais j'crois qu'est dans la gorge qu'ça l'tient. Y renâcle tout le temps.

Le vétérinaire fait une rapide inspection.

— Je vois ce que c'est. Prends ce tube, cette poudre. Mets la poudre dans le tube, le tube dans la bouche du cheval et souffle fort, aussi loin que tu peux. Demain, il sera guéri.

L'homme s'en va et revient vingt minutes après, la physionomie de travers, la main sur le cœur.

— Eh bien! qu'est-il arrivé, mon pauvre vieux? Tu n'as donc pas fait ce que je t'ai dit? La poudre le tube?

Mais le garde-malade, la bouche pâteuse :

— Pardon, m'sieu l'major! Seulement, voilà, c'est l'cheval qui a soufflé l'premier.

Le Veilleur.

Une exportation allemande qu'il ne faudra plus permettre

*C'est celle des princes-consorts
et des princesses à marier.*

Quand, plus tard, les historiens impartiaux étudieront dans ses causes et dans ses détails la Grande Guerre, ils ne pourront pas borner leurs recherches à ce qu'on est convenu d'appeler la « préparation militaire allemande », mais il leur faudra remonter d'au moins un demi-siècle en arrière pour retrouver les premiers symptômes de l'organisation et les premières bases de l'action pangermanistes.

Une organisation formidable qui déversait sur le monde entier une armée d'espions, de commerçants, d'intrigantes, de princesses et de rois. Car, depuis longtemps déjà, l'Allemagne avait combiné le « trust » des trônes avec la même méthode et la même patience avec lesquelles elle s'assurait le « trust » de sa camelote.

D'ailleurs, pour fournir aux peuples qui les demandaient des souverains d'ordre plus ou moins supérieur, l'Allemagne n'avait que l'embaras du choix. Comme pour tout le reste, elle accuse une surproduction effrayante de princes à la recherche d'un sceptre et de princesses à l'affût d'un époux couronné.

En 1870, l'Espagne fut menacée de devenir le fief d'un Hohenzollern. Depuis, grâce à leur mariage avec une tante et une sœur d'Alphonse XIII, deux princes de la maison de Bavière sont devenus infants d'Espagne.

L'odyssée toute récente du prince de Wied est une preuve lumineuse de l'art consommé avec lequel l'Allemagne poursuit son accaparement des trônes. Guillaume II n'a pas caché le projet de faire ceindre la couronne de la Belgique et celle de la Pologne reconstituée par deux de ses créatures, sans compter la Hongrie qu'il réserve *in pectore*, depuis bien des années, à son fils préféré, Eitel-Friedrich.

Du reste, il suffit de feuilleter l'Almanach de Gotha pour se convaincre qu'il n'y a pas en Europe une famille royale qui ne nourrisse dans son sein au moins une princesse allemande.

La tsarine de Russie est née « du Hesse et du Rhin » ; en outre, cinq grands-ducs ont épousé des Allemandes. La duchesse de Connaught, en Angleterre, est une Hohenzollern. La reine de Belgique et la duchesse de Gènes sont des Bavares. L'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie est fils d'une Saxe ; le roi de Suède a pour mère une Bade ; le roi de Danemark a épousé une Mecklembourg-Schwerin, et un de ses frères a pour femme une cousine de la kaiserin ; l'ex-roi Manoel (on ne sait jamais ce que peut réserver l'avenir, n'est-ce pas ?), a aussi trouvé une épouse sur les bords du Rhin.

En passant aux pays où existe la succession en ligne féminine, nous voyons que la reine Wilhelmine de Hollande a choisi comme prince-consort un duc de Mecklembourg, et, bien que la jeune grande-duchesse de Luxembourg n'ait pas encore décidé quel sera son mari, on sait que les courtiers allemands lui ont déjà proposé plusieurs candidats de leur pays.

Mais, c'est surtout dans les Balkans que les diplomates teutons ont trouvé un terrain propice.

Le tsar des Bulgares est un pur Saxe-Cobourg-et-Gotha qui n'a jamais abdiqué ses origines ni renoncé à ses défauts d'ancien officier germanique. En Roumanie règnent des Hohenzollern. En Grèce, le Danois Constantin a oublié le tort que Guillaume I^{er}, roi de Prusse, avait fait à son ancienne patrie en lui volant deux provinces, pour ne voir que le grand honneur que lui faisait Guillaume II, empereur allemand, en permettant à sa sœur de se marier avec lui. Le prince héritier du Monténégro a pour femme une Mecklembourg-Strélitz, ce qui explique, peut-être, beaucoup de choses...

Avant la guerre, on avait proposé à Alexandre de Serbie une fiancée bavaise : il ne voulut rien entendre.

On peut affirmer à coup sûr qu'après la paix son exemple sera suivi et que les soixante-douze demoiselles de sang royal ou princier que l'Allemagne réservait pour sa propagande future lui resteront pour compte.

G. G. Z.

DÉDÉAGATCH A ÉTÉ BOMBARDÉ pendant cinq heures

ATHÈNES. — Les renseignements parvenus sur le récent bombardement de Dédéagatch disent que ce bombardement a été effectué par une escadre alliée comprenant de grands et de petits navires.

Des avions volaient au-dessus de la ville et repéraient les points à bombarder.

Le bombardement a duré cinq heures et a causé des dommages énormes aux casernes et aux dépôts de munitions bulgares.

QUE FAIRE EN ALBANIE ?

Il est urgent que les Alliés adoptent un plan commun

Les surprises monténégrines préoccupent tout particulièrement l'Italie ; la maîtrise de l'Adriatique, si importante pour nos voisins transalpins, est menacée par la descente des Autrichiens le long des côtes : Antivari et Duleigno sont aux mains des envahisseurs et consolident par toute une zone d'occupation la base navale de Cattaro. Les journaux des empires du Centre ne nient pas que l'armée monténégrine lutte encore, mais nous ignorons quels sont les effectifs des troupes du roi Nicolas qui ont refusé de se rendre et manœuvrent pour rejoindre l'armée serbe ; très probablement, von Koevess est aujourd'hui très près de Scutari.

Un conseil des ministres, particulièrement long, a été tenu à Rome ; il fut suivi d'actives conversations de M. Sonnino avec les ambassadeurs de l'Entente, de M. Salandra avec les plus hautes personnalités politiques et militaires du royaume. La concentration des ennemis, qui semblent provisoirement se détourner de Salonique, se resserrerait-elle vers les ports de la côte albanaise ? Nous n'en serions pas étonnés. Les Alliés, eux aussi, se préparent : les Serbes se refont à Corfou, le prince Alexandre demeure à Saint-Jean-de-Medua jusqu'à complet achèvement du transport de ses compatriotes ; les Italiens renforcent leurs positions à Vallona ; Essad pacha, dont le concours est acquis à l'Entente, organise ses partisans à Durazzo pour attaquer les Autrichiens.

Reverrons-nous sur cette côte adriatique ce qui s'est passé en décembre dernier pour Salonique ? En Italie, on discute ouvertement s'il est ou non opportun de demeurer en Albanie ; des journaux font valoir — et leurs raisons ne sont pas sans valeur — que l'Italie ne saurait dégarnir ses frontières, au delà desquelles elle maintient un adversaire tenace, dans des montagnes difficiles. L'impression dominante est que la question albanaise, principalement italienne il est vrai, doit être traitée d'accord entre les Alliés.

On comprendrait fort bien, par exemple, une action navale concertée dans l'Adriatique, afin de constituer là aussi, derrière une forte occupation italienne du littoral albanaise, ce front de mer résistissant, qui est une des essentielles supériorités de Salonique. Le débarquement à Corfou, centre abrité de restauration des forces serbes, apparaît mieux chaque jour un acte de haute prévoyance ; il a préparé la formation, sur le flanc des ennemis, d'une armée qui paralysera leurs initiatives : Durazzo-Vallona, Salonique-Dédéagatch, la frontière danubienne, voilà, croyons-nous, les trois lignes d'appui d'une offensive prochaine des Alliés.

Leurs premières résolutions les ont rendus déjà plus populaires en Grèce ; le général Moschopoulos, qui n'a pas fait comme tel ministre sa carrière militaire au Parlement, s'est exprimé avec enthousiasme sur les travaux du camp retranché de Salonique ; les amis de M. Venizelos reprennent toute l'autorité un instant ébranlée par les manœuvres de M. Schenk et du palais. L'Allemagne, qui se sent touchée, brutalise les gouvernements vassaux de Constantinople et de Sofia ; nous estimons qu'il n'est pas trop tard pour lui ménager sur les côtes d'Albanie, une déconvenue qui doublera l'amertume de celle de Salonique.

Louis Bacqué.

LA QUESTION DU JOUR

Cherchez Danilo



La présence du prince héritier de Monténégro n'est signalée ni à Lyon, ni à Rome, ni à Brindisi... ni à la tête de ses armées.

LES ALLEMANDS EN POLOGNE

Un massacre effroyable au sanctuaire de Czenstokova

PÉTROGRAD. — Ces jours derniers, le général des Jésuites, le P. Ledochovski, est arrivé incognito à Czenstokova, le célèbre lieu de pèlerinage de la Pologne russe, occupé actuellement par les Austro-Allemands. Malgré le mystère dont sa visite était entourée, la nouvelle s'en répandit rapidement et les habitants, pleins d'ardeur religieuse, envoyèrent au P. Ledochovski une députation. Celle-ci reçut un accueil plutôt frais. Le général des Jésuites, dont les sentiments germanophiles sont connus, profita de l'occasion pour reprocher à la population de se montrer hostile aux Prussiens et pour lui faire entrevoir que son attitude n'était pas sans indisposer vivement les autorités.



LE P. WLADIMIR
LEDOCHOVSKI

Ces propos, bientôt propagés et amplifiés, comme il arrive, donnèrent naissance au bruit que les Allemands, assistés par le P. Ledochovski, voulaient enlever les reliques sacrées de la chapelle et les transporter en Bavière.

Une foule de plusieurs milliers de personnes s'amassa autour de la chapelle pour défendre les trésors qu'elle renferme. Elle y stationna toute la nuit, et les sommations des autorités allemandes de se disperser restèrent sans résultat.

Le lendemain, le commandant de la place fit poser des mitrailleuses sur les toits des maisons à proximité du lieu de la manifestation.

Des troupes barraient l'accès des rues voisines. Tout à coup, un pétard fut lancé vers les soldats, évidemment par un agent provocateur qui avait pour mission de fournir un prétexte à une intervention armée. Ce fut comme un signal. Car immédiatement après les soldats dans les rues et les mitrailleuses sur les toits ouvrirent un feu meurtrier sur les manifestants. Ceux-ci, pleins de rage et de désespoir, se lancèrent contre les troupes. Un combat acharné s'engagea.

Il y eut de nombreux morts et blessés.

Le P. Ledochovski, plein d'horreur, quitta en toute hâte la ville, tandis que la lutte continuait dans les rues.

UNE AFFICHE PARADOXALE ET NAVRANTE

LA RÉGLEMENTATION DU SUICIDE

AMSTERDAM. — Les Allemands ont frappé d'une amende de 50.000 mark la petite commune de Beitsfort, près de Bruxelles, parce qu'en pratiquant l'autopsie du cadavre d'un homme qui venait de se suicider, on avait constaté qu'il s'était logé une balle dans la tête, ce qui prouvait manifestement qu'il y avait eu contravention à l'interdiction faite aux Belges d'avoir des armes à feu.

L'amende fut payée, mais le maire de Beitsfort a cru devoir faire afficher l'avis suivant :

« Ceux qui veulent mettre fin à leurs jours sont priés ou de se noyer ou de se pendre ; car, autrement, notre caisse communale serait bientôt épuisée. »

Ce que la censure ne censure pas !

On n'ignore pas que le gouvernement tolère la régulière distribution aux prisonniers allemands en France d'un journal, spécialement rédigé dans la langue du kaiser. Ce journal, naturellement, est soumis à la censure. Or, la censure nous semble avoir à son égard une étrange mansuétude.

Dans le numéro 26 de la *Zeitung für die Deutscher Kriegsgefangenen*, autrement dit le *Journal pour prisonniers de guerre*, on lit en effet :

Les socialistes français ont aussi perdu un de leurs chefs, dont le nom avait une bonne réputation à l'étranger : Edouard Vaillant.

Ses obsèques eurent lieu en présence d'une foule considérable, sur laquelle flottaient DES DRAPEAUX ROUGES ENRUBANNÉS DE CREPE.

Cela prouve que même en temps de guerre et pendant l'état de siège, on peut librement manifester son opinion, et que personne ne s'étonne de voir des drapeaux rouges flotter dans la rue.

Peut-être dira-t-on que ce sont là des choses uniques dans leur genre ; mais de telles choses donnent à penser. Nous serions bien étonnés qu'à Berlin on puisse jouir d'un tel spectacle.

Nous nous demandons, avec le *Nouvelliste de Bretagne* qui nous signale le fait, comment la censure a mis son apostille à cette élucubration !

Ayuntamiento de Madrid

LA TYRANNIE ALLEMANDE sévit à Constantinople

LONDRES. — Le correspondant du *Times* à Salonique télégraphie :

« J'apprends d'une source dont l'autorité ne laisse aucun doute sur la véracité de l'information que 50.000 soldats allemands sont récemment arrivés à Constantinople et que de nouvelles forces, de même origine, sont attendues avant peu de jours.

« Cette descente, aussi soudaine qu'inattendue, d'une véritable armée germanique, provoque dans la capitale turque un profond ressentiment et une très grande méfiance.

« Je ne crois pas que cette armée soit concentrée en vue d'une expédition contre l'Egypte, mais bien plutôt destinée à soutenir l'autorité chancelante d'Enver pacha et, surtout, à river le joug germanique sous lequel la Turquie ne cesse de murmurer. Les Turcs, en effet, commencent à se révolter contre la tyrannie prouvernaïne d'Enver, dont le gouvernement se maintient uniquement par la terreur. De nombreux complots ont été fomentés contre lui, mais, découverts, ils ont été réprimés avec une implacable sauvagerie. Tout récemment, vingt et un officiers turcs, simplement soupçonnés de désaffection à l'égard d'Enver, ont été, durant la même nuit, jetés, une pierre au cou, dans le Bosphore.

La terreur règne en Bulgarie

LONDRES. — On mande de Salonique au *Daily Telegraph* :

« La terreur règne en Bulgarie; l'opposition est complètement muselée; de nombreux députés ont été condamnés aux travaux forcés pour lèse-majesté. Le gouvernement en profite pour faire procéder à de nouvelles élections partielles, pour lesquelles il impose ses créatures. »

La réorganisation des contingents serbes

LONDRES. — On mande de Corfou au *Daily Chronicle* :

« On annonce que le gouvernement serbe, estimant que l'Achilleion est trop éloigné, s'établira à Corfou.

« Chaque jour, de gros détachements serbes débarquent à la station sanitaire de Corfou, des milliers ont déjà été examinés par la mission médicale française. Ces réfugiés souffrent surtout d'épuisement. Vingt ont succombé à l'hôpital des suites de leurs privations.

« Dès que les Serbes sont remis de leurs fatigues, ils sont rééquipés par les Français. »

L'arrestation à Sofia du vice-consul anglais

LONDRES. — De Bucarest au *Times* :

« Les journaux roumains sont d'avis que l'arrestation du vice-consul Hurst, gardien des archives de la légation britannique à Sofia, a eu lieu par mesure de représailles contre l'arrestation du consul général de Bulgarie à Salonique.

« Peu de temps après les arrestations de Salonique, cinq gendarmes, dont trois allemands et deux bulgares, tentèrent de pénétrer dans les appartements de M. Einstein, représentant du gouvernement des Etats-Unis, qui avait donné asile à M. Hurst.

« Devant l'énergique protestation de M. Einstein, les gendarmes se retirèrent; mais, plus tard, le représentant des Etats-Unis ayant été obligé de changer de logement, les autorités bulgares en profitèrent pour arrêter M. Hurst. »

Des avions alliés bombardent Monastir

SALONIQUE. — Une escadrille française, composée de 45 avions, a bombardé Monastir, causant des dégâts importants à la gare, aux casernements militaires, aux voies ferrées, aux dépôts de munitions et à l'état-major.

Les troupes austro-bulgares, qui se sont emparées de Berat, se dirigent, les Bulgares vers Valona pour combattre le contingent italien, les Autrichiens vers Durazzo.

Essad pacha, gouverneur de l'Albanie, se trouve à Durazzo et met ses troupes en état de combattre les Autrichiens.

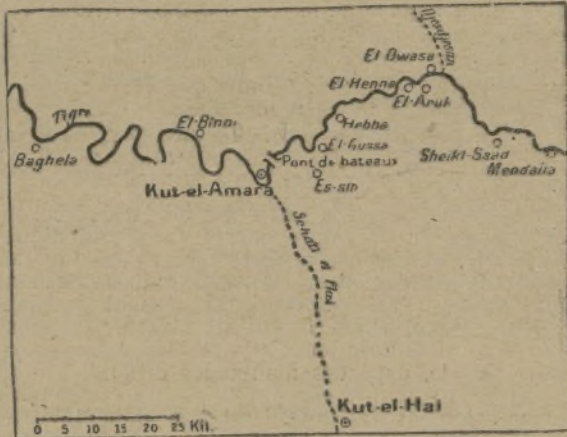
La Chambre ottomane vote des crédits de guerre

ZURICH. — On annonce de Constantinople que la Chambre ottomane a voté un crédit extraordinaire de 10 millions de livres au budget du ministère de la Guerre.

LA SITUATION MILITAIRE

LES COMBATS autour de Kut-el-Amara

Les opérations du corps expéditionnaire anglais en Mésopotamie sont arrivées à un instant critique. On sait qu'après la surprise de Ctésiphon, les troupes du général Townshend s'étaient repliées sur Kut-el-Amara, position très forte grâce à la boucle du Tigre qui l'entoure sur trois côtés; le quatrième côté, celui du nord, fut organisé pour la défense, et, en effet, tous les assauts de l'ennemi sont venus s'y briser. Les Turcs ont alors descendu le fleuve jusqu'à Sheikh-Saad, où ils ont passé sur la rive droite ou méridionale, puis, se rabattant vers Kut-el-Amara, ils ont investi la position. C'est alors qu'une colonne de secours a été envoyée, sous le commandement du général Aylmer; cette colonne s'avancait sur les deux rives du fleuve, qui, en cette brousse torride, sont les seuls chemins praticables. Les Turcs ont détaché des



forces à sa rencontre, mais ont été battus, le 7 et le 8 janvier, à Sheikh-Saad. Le 11, le général Aylmer annonçait qu'il avait refoulé encore l'ennemi à Wadi. Cette localité, que les cartes ne signalent pas, doit être identifiée avec El-Owasa, village où le Tigre reçoit un petit affluent. Les Turcs s'étaient retirés vers Gussa, d'où, les jours suivants, ils reprenaient l'offensive, et ce n'est que le 15 que l'ensemble de la position d'El-Owasa était aux mains des Anglais. Mais les Turcs se sont retranchés à Es-Sin, derrière les berges d'un ancien canal qui dominent la plaine; le général Aylmer vient de se porter à l'attaque; la lutte est restée indécise; il s'est retranché à son tour à 1.300 mètres de l'adversaire. Il faut espérer que son prochain assaut sera plus heureux, car la garnison de Kut-el-Amara, privée de tout ravitaillement, n'est pas capable d'une longue résistance. La situation deviendrait grave si les Turcs étaient en mesure d'amener des renforts, mais, par bonheur, la victoire des Russes au Caucase et les progrès de leurs colonnes en Perse vont, selon toute probabilité, obliger l'ennemi à détacher des troupes de Bagdad pour parer à ce double danger.

Jean Villars.

LES DERNIERS JOURS de l'expédition des Dardanelles

LONDRES. — Le correspondant spécial de l'agence Reuter décrit les derniers jours de l'expédition des Dardanelles. Il fait un éloquent éloge des troupes françaises et de leur intendance.

« Les Français, dit-il, s'étaient préparés scientifiquement pour l'hiver, ayant débarqué des rations de plusieurs semaines pour les hommes et les bêtes. Ils avaient élevé sur la crête des collines dominant la crique de débarquement une rangée de meules énormes qui servaient d'abris contre les obus; ceux-ci, en effet, ne les traversent pas et rarement parviennent à y mettre le feu. Les Turcs considéraient ces meules comme une insulte.

« La crique, avec un esprit de prévoyance très caractéristique, avait été transformée en un port abrité contre les redoutables tempêtes hivernales. Du côté asiatique, le port était fermé par un transport anglais qu'on avait coulé et par un môle bien construit. De l'autre côté, il y avait également un môle puis un navire coulé.

« Enfin, pour résister à la violence des tempêtes, les Français avaient coulé l'ancien navire de guerre *Masséna*, après l'avoir entièrement désarmé.

« Les tempêtes de novembre avaient été pour les Français un excellent enseignement qu'ils n'oublièrent pas.

« Ils sont, dit le correspondant, un peuple sage et prévoyant, et la manière impeccable dont ils firent leurs préparatifs d'hivernage à Gallipoli, aussitôt qu'il devint nécessaire d'envisager cette désagréable nécessité, devrait être une leçon pour les autres belligérants.

« Le gouvernement français, comme le nôtre, ignorait quelle décision il prendrait; mais les Français ne hasardent rien lorsque le confort et la santé de leurs troupes sont en jeu.

« L'évacuation commença le 28 décembre. Le secteur français étant à l'extrême droite dut être repris par les Anglais. L'ennemi devait remarquer quelque chose, car il bombardait copieusement. Mais il ne semble pas s'être douté que la totalité des troupes alliées allait s'éloigner.

« Le 4 janvier, tous les Français étaient partis, l'artillerie et les groupes d'embarquement étant évacués les derniers. Tout fut emporté, à l'exception d'une batterie de pièces si vieilles et usées qu'il était presque dangereux de s'en servir.

« Les Anglais, demeurés les derniers, arrosèrent de pétrole les *impedimenta* qu'ils ne voulaient pas emporter, firent sauter quelques canons usagés, puis se retirèrent sur les transports aux lieux de l'incendie. Enfin, une explosion formidable ébranla l'air. C'étaient les explosifs qui sautaient. L'ennemi semble s'être aperçu seulement alors du départ, et il se livra jusqu'au matin à un feu infernal. Nous ne lui laissons rien, sinon — et ceci est la pensée la plus triste — les 20.000 tombes de nos soldats. »

Un dirigeable bombarde Tarnopol

LONDRES. — On mande de Pétersbourg au *Daily Telegraph* :

« Une information privée, de Kieff annonce que, mercredi dernier, un dirigeable, escorté par sept avions, a attaqué Tarnopol et a jeté sur la ville 75 bombes, sans causer aucun dégât. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 24 Janvier (540^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Faible activité de l'artillerie sur l'ensemble du front.

En Artois, échange de grenades et de torpilles sur les barricades en avant de Neuville.

Au nord-est de Roye et à l'est de Soyécourt (sud de la Somme), nous avons canonné des convois de ravitaillement.

Dix projectiles ont été lancés sur Nancy ce matin, entre 7 et 8 heures.

LA GUERRE AERIENNE

Au cours de la nuit, nos avions ont bombardé la ligne Anizy-Laon et les établissements de Nogent-l'Abbesse.

Ce matin, une de nos escadrilles, composée de sept appareils, a lancé une vingtaine d'obus sur les cantonnements ennemis d'Houthuist et de Middelkerke (Belgique).

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, vers l'embouchure de l'Yser, dans la région de Nieupoort, l'ennemi a effectué un bombardement extrêmement violent au cours duquel il n'a pas tiré moins de 20.000 obus. D'après nos premiers renseignements, l'infanterie allemande a tenté en vain de déboucher; arrêté par nos tirs de barrage, l'ennemi n'est pas sorti de ses tranchées, à l'exception de

quelques groupes que notre feu a aussitôt dispersés.

Dans la région de Boesinghe, Het-Sas et Steenstraete, l'artillerie a également été très active de part et d'autre. Des fractions ennemies qui avaient essayé de franchir le canal à Het-Sas ont été rejetées par nos feux d'infanterie et de mitrailleuses appuyés par l'artillerie.

En Artois, sur notre front à l'ouest de la route d'Arras à Lens, l'ennemi, après avoir fait exploser une mine, a tenté une nouvelle attaque qui a été arrêtée net à coups de grenades et de fusils. Une seconde attaque, dirigée un peu plus au sud, n'a pas eu plus de succès.

Au nord de Soissons, nos batteries ont boulevé les tranchées ennemies de la côte 129. A l'est de la ferme du Godat (région de Reims), un tir de notre artillerie réglé par avions a endommagé sérieusement une batterie allemande.

ARMÉE D'ORIENT. — Un groupe de trente-deux avions français a bombardé les cantonnements ennemis de Guevqueli et de Monastir. Sur ces derniers, plus de 200 bombes ont été lancées par nos appareils.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Ayuntamiento de Madrid

DERNIÈRE HEURE

L'arrivée à Lyon du roi de Monténégro

LYON. — Le roi de Monténégro est arrivé à Lyon à 5 heures par le train royal italien; il est accompagné du prince héritier et de la princesse sa femme, du prince Pierre, de sept officiers de sa maison militaire et d'une trentaine de soldats de sa garde.

Le président du Conseil monténégrin est resté à Rome; deux ministres sont restés à Brindisi et les autres ministres demeurent à Scutari.

Une section d'infanterie rendait les honneurs à l'intérieur de la gare.

A l'arrivée du train, M. Rault, préfet du Rhône, est monté dans le wagon royal, accompagné du général d'Amade, de M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, du gouverneur militaire de Lyon, du consul général d'Italie et du chargé d'affaires du Monténégro.

Le préfet du Rhône a salué le roi au nom du président de la République et lui a offert les souhaits de bienvenue du gouvernement.

Le roi, entouré du préfet et du général d'Amade, a traversé la gare entre une haie d'honneur.

Dans la cour extérieure étaient rangés une compagnie d'infanterie et un demi-escadron de cuirassiers. Les tambours ont battu aux champs à l'arrivée du roi qui a désiré passer en voiture devant les troupes.

Le préfet du Rhône et le maire de Lyon ont conduit le souverain à l'hôtel où la famille royale réside.

Le roi a chargé le préfet d'adresser au président de la République et au gouvernement ses remerciements pour la réception qui lui a été faite, à laquelle il a été fort sensible.

La foule, massée devant la gare et aux abords de l'hôtel, a fait une ovation au roi de Monténégro.

La solidarité franco-italienne solennellement affirmée à Milan

MILAN. — Ce matin, dans les bâtiments de l'usine Ricordi, a eu lieu l'inauguration de l'hôpital offert par les villes françaises à la Croix-Rouge italienne.

A 11 heures, MM. Barthou, Pichon, Mithouard et Jenouvrier sont arrivés en automobile accompagnés du consul général de France à Milan. Le ministre d'Etat, M. Barzilai, faisait en même temps son entrée dans la salle aux applaudissements de toute l'assistance.

Le commandeur Tite Ricordi parla le premier pour saluer les hôtes illustres de l'Italie et les représentants du gouvernement.

Le président du Comité général de la Croix-Rouge, comte della Somaglia, prit ensuite la parole pour rappeler le souvenir de Victor-Emmanuel et de Napoléon III qui entrèrent côte à côte dans Milan libérée des Autrichiens.

M. Pichon lui succéda à la tribune. Il affirme tout d'abord que la France espère étendre toujours davantage son œuvre de fraternité envers l'Italie, sa généreuse alliée. Il célèbre l'œuvre hautement fraternelle de la ligue Italie-France sous la présidence de M. Luigi Luzzatti auquel il exprime ses vifs remerciements au nom de ses collègues de la ligue France-Italie et il remercie également la Croix-Rouge italienne. Il termine en rappelant la grandeur historique de la ville de Milan, choisie intentionnellement pour être le siège de cette manifestation de solidarité latine, et en exprimant sa confiance en la victoire aux cris de: « Vive Milan! Vive l'Italie! Vive la France! » Toute l'assistance a fait une ovation à l'ancien ministre français des Affaires étrangères.

A son tour M. Mithouard salua Milan au nom de Paris et enfin M. Barzilai parla le dernier.

« Dans les jours troublés, dit le ministre, nous avons essayé ensemble de disperser les nuages qui tendaient à obscurcir le souvenir de nos luttes et de nos gloires communes et à détourner les deux grandes nations latines de leur commune destinée.

« Lorsque les puissances centrales de l'Europe, après deux tentatives déjouées par nous de déclarer la guerre, dévoilèrent ouvertement que leur paix était synonyme d'une politique d'empirisme intolérable, l'Italie, reprenant sa politique traditionnelle, revendiqua sa liberté et son droit de refuser toute complicité dans une agression préméditée. Et bientôt ne pouvant supporter de rester spectatrice indifférente et inerte du conflit qui allait décider du sort du monde, l'Italie prenait son poste d'action dans la ligue formée pour s'opposer à la rage dévastatrice du militarisme allemand et pour délivrer la liberté européenne du cauchemar d'une menace perpétuelle. »

L'Angleterre se défend contre les raids aériens

LONDRES. — A la Chambre des Communes, le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre déclare que, pendant les deux raids aériens qui ont eu lieu hier sur la côte du comté de Kent, les appareils ennemis ont eu à subir le feu des batteries de terre et de mer; en outre, quatre avions et deux hydravions sont partis à leur poursuite, mais les assaillants avaient pris trop d'avance pour pouvoir être rattrapés.

Le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre fournit un compte rendu des opérations du corps de l'aviation pendant les quatre dernières semaines. Sur le front ouest, les pertes anglaises ont été de treize appareils. Neuf appareils ennemis ont certainement été descendus; on a des doutes pour deux autres.

« Nous avons accompli six raids; l'ennemi en a opéré treize. Ces chiffres sont modifiés par le fait que nous avons employé 138 machines, y compris les machines d'escorte, tandis que l'ennemi disposait seulement de vingt machines.

« Le nombre des vols effectués par les avions anglais au-dessus des lignes ennemies est de 1.227 contre 310 effectués par les Allemands.

Presque tous les combats aériens ont eu lieu au-dessus ou derrière les lignes allemandes, et, en raison d'un fort vent d'ouest, les machines ennemies touchées ont regagné presque toutes leurs lignes. Il est donc très difficile de fournir des chiffres exacts sur les pertes ennemies. »

Les dockers anglais acceptent la conscription... provisoirement!

LONDRES. — L'Union nationale des dockers, un des syndicats les plus puissants, a élaboré une résolution qui sera discutée mercredi prochain dans le congrès général travailliste qui va se tenir à Bristol. Cette résolution déclare que les dockers sont opposés à n'importe quel système permanent de service obligatoire, mais qu'ils considèrent les mesures prises maintenant par le gouvernement britannique comme justifiées par la guerre actuelle.

Nancy bombardé

NANCY. — Le nouveau bombardement auquel Nancy a été soumis ce matin, entre 7 et 8 heures, n'a pas causé de dégâts importants.

Deux personnes ont été blessées, l'une peu grièvement, l'autre très légèrement.

A la fin de la matinée, plusieurs avions ennemis ont survolé les environs de la ville; ils ont lancé quelques bombes sans résultat.

L'ouverture de la Chambre grecque

ATHÈNES. — L'ouverture de la Chambre s'est faite aujourd'hui suivant les rites habituels.

Après la cérémonie religieuse présidée par le métropolite d'Athènes, M. Scouloudis a lu le décret royal d'ouverture de la Chambre.

Les députés ont alors poussé le cri de: « Vive le roi! »

La prestation du serment a suivi, puis, la Chambre s'est ajournée à une date indéterminée.

Les représentants de l'Épire septentrionale ont assisté à la cérémonie et ont prêté serment.

LA PERSE CONCLUT UNE ALLIANCE avec la Russie et l'Angleterre

ROME. — Selon un télégramme de Pétersbourg, le conseil des ministres de Perse, réuni à Téhéran, sous la présidence de M. Germain Fermak, aurait approuvé le principe d'une alliance avec la Russie et l'Angleterre, en mettant pour unique condition certaines compensations que ces puissances devraient accorder à la Perse.

La cavalerie russe atteint Erzeroum refoulant les Turcs éperdus

PÉTERSBOURG. — On annonce que l'armée turque, battue, se replie vers Erzeroum dans une fuite si éperdue qu'elle abandonne derrière elle un énorme matériel de guerre. De nombreux éléments de cette armée ne pouvant se soustraire à la poursuite de la cavalerie russe se dispersent dans les villages des alentours et se cachent parmi la population.

L'avant-garde de la cavalerie russe est apparue hier devant les forts d'Erzeroum.

La situation économique s'aggrave en Allemagne

GENÈVE (De notre correspondant particulier). — La gêne s'accroît en Allemagne. C'est ainsi qu'à la demande de l'intendance militaire des 12^e et 19^e corps d'armée, la commission de la Croix-Rouge de Saxe invite les ménages à ramasser et à remettre aux dépôts militaires à Dresde tous les bouts de papier de journaux. « Le papier de journal, dit l'ordonnance, remplace fort avantageusement la paille pour les couchettes, et il peut aussi servir à faire d'excellentes couvertures. »

Le roi de Wurtemberg a publié une ordonnance défendant absolument l'exportation du royaume, même pour les autres États allemands, de tout bétail, à moins d'une autorisation « très spéciale » qui ne sera accordée que lorsque tous les besoins concernant l'approvisionnement en viande et à l'élevage auront été couverts.

Une autre ordonnance royale annonce qu'à partir du 1^{er} février la quantité de farine sera fixée à 175 grammes par personne et par jour. Chaque carte de pain et de farine ne donnera plus droit qu'à deux fois 75 grammes de farine, à trois fois 100 grammes de petits pains et à trois fois 1.100 grammes de pain de ménage.

Toutes ces mesures sont significatives.

Soyez durs!

Tel est le mot d'ordre allemand

PÉTERSBOURG. — Les Huns connaissent maintes formes et emploient des manifestations variées pour semer l'effroi. Ce qui suit rappelle l'ordre historique: « Ne laissez que les yeux pour pleurer ». C'est un autre ordre caractéristique aux troupes allemandes:

« J'ai appris que les réquisitions sont effectuées avec beaucoup trop de douceur. En conséquence, j'ordonne que toute chose, quelle qu'elle soit, trouvée au cours des réquisitions, telle que vivres, couvertures, vêtements chauds, bétail, chevaux, moutons, chèvres, etc., soit confisquée et livrée à l'intendance du régiment concerné. Aucune prière de la population russe pour que, même une partie de ces choses lui soit laissée, ne doit sous aucun prétexte être prise en considération. Nous sommes en pays ennemi et aucune espèce de considérations humanitaires n'ont plus aucune valeur. Il est plus sûr de prendre que de donner.

» Général SOMMER. »

Les Allemands désertent par milliers

AMSTERDAM. — Le nombre des déserteurs allemands qui passent en Hollande, venant d'Allemagne ou de Belgique, s'est accru dans des proportions extraordinaires. Rien qu'à Rotterdam, plus de deux mille déserteurs sont arrivés au cours des derniers mois.

La désertion est devenue si fréquente que le général von Bissing, gouverneur de Belgique, a promulgué un nouvel arrêté menaçant d'un minimum de cinq ans de prison toute personne qui aiderait un soldat ou un officier allemand à désertir et rappelant aux déserteurs qu'ils s'exposent à être fusillés à vue.

Les social-démocrates contre les crédits de guerre

LAUSANNE. — Suivant la *Gazette de Voss*, les social-démocrates de l'arrondissement de Hagenschweln ont voté, à l'unanimité, une résolution blâmant leur représentant au Reichstag d'avoir voté les crédits de guerre et regrettant que la minorité tout entière n'ait pas voté contre ces crédits.

Les difficultés financières de l'Allemagne

LAUSANNE. — Le gouvernement du grand-duché de Hesse a l'intention, pour équilibrer le budget de 1916, d'augmenter de 5 0/0 l'impôt sur les fortunes et de 20 0/0 l'impôt sur les revenus.

En Allemagne, les civils exigent des garanties contre les militaires

ZÜRICH. — Du *Berliner Tageblatt*: Le parti progressiste et le parti nationaliste libéral ont déposé au Reichstag un projet commun invitant le chancelier à déposer au début de la prochaine session un projet de loi qui garantisse, même en temps de guerre, les droits de la population civile contre les exactions du pouvoir militaire, et qui établisse nettement les responsabilités.

La résistance désespérée des Austro-Allemands en Galicie



Malgré les robustes retranchements des troupes austro-allemandes en Galicie, les progrès de nos alliés restent constants sur cette partie du front est. Et pourtant, l'ennemi, servi par l'inclémence de la saison, s'accroche désespérément au sol conquis et qu'il va falloir rendre. Les audaces de ses soldats professionnels du ski n'étonnent point les Russes, qui, eux aussi, savent tirer parti de cette autre alliée qu'est la Neige.

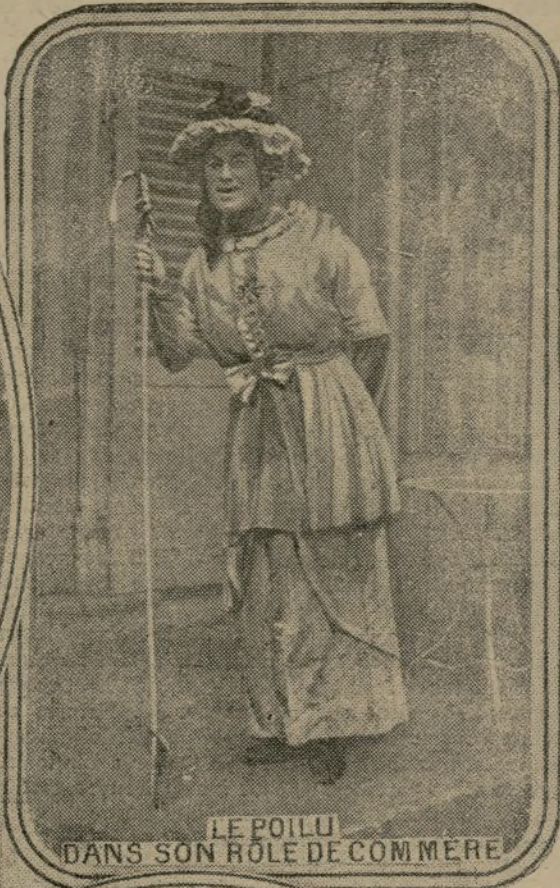
UNE "REVUE" SUR LE FRONT



LA COMMÈRE EN POILU



LE PROLOGUE

LE POILU
DANS SON RÔLE DE COMMÈRE

LA VISITE MÉDICALE



LE COIFFEUR DE LA COMMÈRE



LA SCÈNE DE L'EMBUSQUE



LA PATROUILLE

Elle n'a pas été passée par un de nos grands chefs, mais elle a été jouée, avec une verve étourdissante, par les acteurs soldats que styła l'auteur, M. le docteur Paul Voivenel, médecin major. Les spectacles eurent lieu près du front et faillirent deux fois être interrompus par des alertes. Encore un peu, les comédiens, dont les fusils étaient préparés dans les coulisses, couraient à la charge revêtus de leurs costumes.

La nuit du 2 septembre

M. Paturet, épiciier tût retiré des affaires, avait acheté en Normandie, à l'écart de la route nationale, une petite propriété où il venait passer quelques mois, tous les ans, avec sa femme et sa fillette Jeannine. C'était une bicoque rustique, à un étage, encadrée d'une haie vive.

En juillet 1914, M. et Mme Paturet gagnèrent donc leur villa des Glycines. La saison s'annonçait bien, malgré les complications dans les Balkans, auxquelles, d'ailleurs, personne ne comprenait rien. Comme de coutume, M. Paturet commença à jardiner, Mme Paturet s'étendit sur la pelouse pour savourer les feuilletons qu'elle avait soigneusement découpés pendant l'hiver, et Jeannine, avec l'insouciance de ses dix ans, s'exerça sur une vieille bicyclette dans l'unique allée du jardin.

Le coup de foudre du mois d'août tomba sur cette paisible bucolique et dérouta un instant tout le monde. Mais M. Paturet avait acquis dans le commerce un optimisme à toute épreuve : il déclara que la guerre serait courte, et la confiance revint aussitôt.

Cependant, les nouvelles les plus invraisemblables commençaient à courir le pays, et, à la fin d'août, on apprit tout à coup, officiellement, que les troupes allemandes étaient sur la Somme. M. Paturet en resta un instant stupéfait. A quoi pensait le gouvernement et que faisait donc l'armée pour avoir toléré une situation pareille ? C'était inouï ! Renversant !

Mme Paturet le ramena aux réalités.

— Qu'allons-nous faire, Anatole ?

— Rien. Que veux-tu faire ?

— Alors, quand les Allemands arriveront, tu leur souhaiteras la bienvenue, ton chapeau à la main ? Je te préviens que, moi, je m'en vais !

— Où vas-tu ?

— Au Havre, en Angleterre, en Amérique !... Je ne sais pas !

— Les traversées me paraissent assez risquées en ce moment. Quant au Havre, je ne vois pas l'utilité d'y subir un siège et un bombardement. Nous sommes bien plus en sûreté ici, dans ce coin écarté, où l'ennemi ne viendra certainement pas.

— Et s'il y vient ?

— Je ferai mon devoir.

— wa consistera en quoi ?

— Je n'en sais rien encore, mais j'ai mon revolver et le sabre de ton grand-père pour défendre ma famille.

Mme Paturet avait pris l'habitude de laisser son mari raisonner à sa guise ; elle se contenta donc de cette déclaration. Quant à Jeannine, ne sachant pas si elle devait rire ou pleurer, elle se mit à chanter.

Le surlendemain, le facteur affirma qu'on avait aperçu des Bavaïois à quelques kilomètres des « Glycines » : on s'attendait à une grande bataille dans les environs. M. Paturet décrocha solennellement le sabre du grand-père et l'aiguïsa sur une meule. Le soir, les sourcils froncés, il fit le tour de son domaine, tandis que sa femme descendait ses bijoux à la cave. Il ferma le cadenas de la grille d'entrée, boucla la porte du bûcher, vérifia les fenêtres du rez-de-chaussée et invita la domestique à ne bouger de sa mansarde sous aucun prétexte. Il rejoignit ensuite, au premier étage, Mme Paturet qui l'attendait, un peu nerveuse, près de la petite qui dormait à poings fermés. Il poussa doucement la commode devant la porte, mit deux chaises par-dessus et, sur le bord de celles-ci, toutes les chaussures en équilibre.

— A la moindre poussée de l'ennemi, expliqua-t-il, les chaussures dégringoleront : de cette façon, nous serons réveillés.

— Si tu crois que je vais dormir après de tels préparatifs ! soupira Mme Paturet.

— Ne perdons pas notre sang-froid : il faut tout prévoir et surtout ne pas s'affoler.

Et l'ancien épiciier déposa, par surcroît, le sabre ancestral à côté des chaussures et son revolver sur la table de nuit. Puis le ménage se coucha en silence.

— Anatole !... Tu entends ?... Ce bruit dans le jardin ?

M. Paturet ouvrit un œil ensommeillé et répondit :

— Non, Virginie.

— Secoue-toi un peu !... Entends-tu ?

— Oui... J'entends maintenant... Quelqu'un marche dans le jardin.

— Mon Dieu, ce sont eux.

— Ne t'affole pas, ma chérie !

— Je ne m'affole pas, mais qu'est-ce que nous allons faire ?

— Je n'en sais rien.

— Nous n'allons pas rester à nous faire égorger dans notre lit ! Va à la fenêtre !

— Tu es bonne, toi ! Et si je reçois un coup de fusil ?

— Il faut pourtant faire quelque chose ; le bruit devient plus fort : ce doit être de la cavalerie ! Lève-toi.

Mme Paturet avait ouvert doucement la fenêtre et regardait à travers les volets, tandis que son mari, après avoir enfilé son caleçon, s'était retiré stratégiquement auprès de sa fille endormie.

La nuit était étoilée, mais sans lune.

— Tu ne vois rien ? fit l'épiciier d'une voix hésitante.

— On travaille dans la haie... Probablement des fortifications... Oh !... Quelque chose... Quelque chose de blanc s'agite dans les troënnies !

— Tu en es certaine ?

— Oui... Ça remue... On ne peut pas distinguer : viens voir !

— C'est probablement le manteau d'un officier, répondit M. Paturet sans bouger de place.

— Si tu tirais, Anatole ?

— Ecoute, Virginie, je crois qu'il vaut mieux... ne pas opposer de résistance. Que pouvons-nous faire, tous les trois, contre un régiment, peut-être un corps d'armée ?

— Alors ?

— Papa ! je ne veux pas être fusillée aujourd'hui ! se mit à hurler, soudain, Jeannine réveillée.

— Cette petite va nous faire massacrer !

Et prenant sa fillette par les bras :

— Tais-toi ! Si tu restes tranquille, ils t'arrangeront la pédale de ta bicyclette !

Jeannine se tut docilement et se rendormit, tandis que M. Paturet se risquait vers la fenêtre.

— Regarde... par là ! murmura Mme Paturet.

L'épiciier regarda par-dessus l'épaule de sa femme.

— Oui... Aucun doute : c'est un manteau d'officier allemand.

— Ils vont bombarder la maison. Si tu leur parlais, Anatole ?

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit toi : une voix de femme a plus d'emprise. Je vais éteindre la veilleuse et tu écarteras le volet.

Mme Paturet regarda un instant la silhouette fautive de son mari, en chemise de nuit et en caleçon ; puis, avec un soupir qui en disait long, elle entra ouvrit les persiennes et cria :

— Monsieur l'officier !

Un bruit de branches, plus marqué, se fit dans la haie, mais personne ne répondit.

— Il ne sait peut-être pas le français ? risqua M. Paturet.

— Tous les Allemands savent le français ; c'est bien connu !

— Appelle encore... poliment.

— Monsieur l'officier !... Ne me faites pas de mal : je suis ici avec mon mari... qui est... vieux et impotent !

— Virginie, tu vas trop loin.

Mais celle-ci continuait avec une pointe de rancune dans la voix :

— Oui, monsieur l'officier, complètement impotent... et ma fillette qui a... la fièvre scarlatine. Vous voyez que je suis sans défense.

Le bruit de branches cassées continuait, mais on ne répondait toujours pas.

— Ils installent une mitrailleuse, fit M. Paturet, dont la voix paraissait maintenant comme éteinte.

Mais Virginie n'écoutait plus :

— Pouvons-nous nous recoucher sans danger, monsieur l'officier ? cria-t-elle.

Elle attendit quelques minutes la réponse qui ne vint pas, puis referma doucement la fenêtre, et les deux époux tombèrent sur des fauteuils, où, après quelques sursauts d'angoisse, ils s'endormirent lourdement.

— Maman ! Maman !... Viens voir !

M. et Mme Paturet, réveillés subitement, bondirent de leurs fauteuils. Le soleil du matin emplissait la chambre de ses rayons clairs. A la fenêtre, Jeannine, dans sa longue chemise de nuit, montrait quelque chose du doigt, dans le jardin :

— Le petit veau blanc des voisins qui est pris dans la haie !

Georges Montignac.

Les adieux du roi de Monténégro à ses troupes

ROME. — La *Tribuna* rapporte qu'un personnage qui a pu approcher le roi Nicolas de Monténégro lui a déclaré :

« Le vieux roi, bien qu'il ait passé de longs et pénibles jours, ne semble pas abattu. Aussitôt que la reine et les princesses ont été parties pour l'Italie, le roi a poursuivi avec ses fils ses essais de réorganisation des troupes monténégrines. »

« Le prince Mirko reste au Monténégro ; aidé par les généraux, il continue l'action tendant à sauver l'armée de l'encerclement et à essayer de défendre Tarabosch et Scutari. »

« Les vivres et les armes sont certainement déficients. »

« Le roi a quitté ses soldats avec un chagrin infini. Il s'est décidé à partir seulement quand ses fils et ses ministres l'ont vivement exhorté à traverser l'Adriatique. »

« Le voyage de Scutari à Saint-Jean-de-Medua a été accompli par le roi dans des conditions pénibles, partie à cheval, partie en voiture et partie à pied. »

« De Saint-Jean-de-Medua à Brindisi, à bord du léger navire italien qui l'emmenait, le roi a pu se reposer un peu, quoique les incidents provoqués par l'ennemi n'aient pas manqué. »

« A Brindisi, le roi a été l'objet de manifestations unanimes qui lui ont causé une vive émotion, de même que celles de Rome. »

L'affaire des colonels espions

L'instruction commence

GENÈVE. — Le colonel Dupuis, juge chargé d'instruire l'affaire des colonels, est arrivé à Berne : il commencera aujourd'hui l'examen des dossiers. C'est à lui qu'il appartiendra de décider si les colonels doivent être laissés en liberté ; car, contrairement à ce qui a été annoncé, les colonels Egli et de Wattenwyl ne sont pas aux arrêts.

NOUVEAUX AUTOBUS ALLEMANDS

PÉTROGRAD. — Une dépêche de Dvinsk aux *Birjevia Viedomosti* annonce que des autobus de grande puissance et d'un nouveau modèle sont employés par les Allemands sur le front de Dvinsk.

Ils ont pour la plupart trois étages et sont blindés, des modifications ont été prévues pour la locomotion sur la neige et sur la glace.

La benzine peut être facilement remplacée par l'alcool.

On les emploie pour le transport des troupes et de l'artillerie lourde.

Les inondations hollandaises augmentent encore

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* apprend de Zaandam que les eaux ont continué à monter hier à Polder-Ostzaan.

A Broek, en Waterland, on signale que les eaux montent toujours. Les maisons qui restaient sèches sont maintenant inondées.

A Purmerend, malgré un vent du sud, les eaux ont monté hier. La partie méridionale de la ville a été évacuée.

LES DOLEANCES DE LA PRESSE contre la censure

Les membres du comité du Syndicat de la Presse parisienne, MM Jean Dupuy, Prestat, de Nalèche, Arthur Meyer, Henry Simond, Adolphe Brisson, Berthoulat et Jules Roche, ont été reçus hier matin, à 11 h. 15, par M. Aristide Briand, président du Conseil.

Ils lui ont exposé les doléances de la presse au sujet du régime qui lui est imposé par la censure et lui ont rappelé les incidents récents. Ils ont émis le vœu que la proposition de loi de M. Paul Meunier, relative au régime de la presse en temps de guerre, et dont la discussion doit se continuer demain à la Chambre, soit renvoyée devant la commission pour supplément d'étude.

COURS ET CONFÉRENCES

— Aujourd'hui mardi, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, 16, rue de la Sorbonne, conférence de M. Stanislas Posner : *L'autonomie économique de la Pologne contemporaine*.

— A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges). — Demain mercredi, à 2 h. 1/2, le *Drame au temps de Shakespeare*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.



FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 51, RUE LUTTIENNE-MARCEL

LA VIE ÉCONOMIQUE

Cù va la fortune publique?

Le roulement et la transformation de l'or pendant la guerre.

C'est une habitude acceptée, depuis la guerre, de déplorer, entre autres choses, les énormes dépenses du budget de l'Etat, et la perte, chiffrée par milliards, de la fortune publique sur les champs de bataille.

Toutefois, il ne faudrait pas pousser trop au noir le tableau de l'« après-guerre », car, ainsi formulée, cette théorie est excessive, et s'appuyant sur une base fautive, présente des développements tendancieux. Telle est du moins, à l'encontre des préjugés courants, l'opinion soutenue par quelques économistes distingués.

— Où va la fortune publique? me dit M. Paul-Théodore Vibert. La guerre l'engloutit-elle sans profit, pour ne plus la rendre à la libre circulation? Ce qui se dépense pour elle est-il perdu, irrémédiablement? L'opinion générale semble l'admettre. En fait, la fortune publique, pour une large part, se transforme, malgré la tension budgétaire actuelle; elle produit un incessant mouvement d'échange, et si elle se perd, ce n'est le plus souvent qu'une perte partielle, qu'une éclipse momentanée, qui n'atteint ni dans le présent, ni dans le futur, le fonds même, la vitalité de la nation; elle lui reviendra, sous une autre forme, pour la faire travailler et vivre — à une autre heure. Et cela diminue d'autant les risques et les dangers du lendemain de la guerre.

N'est-il pas significatif et déjà concluant de noter, à travers les siècles, la dépense de l'or, monnayé ou en lingot, faite par les civilisations et les guerres, en regard de la production du sol? Depuis l'époque où les Romains s'enorgueillirent du milliard d'or monnayé circulant dans les caisses de l'empire, des luttes sanglantes ont coûté aux Trésors des différents Etats des années de prospérité; le luxe, le luxe des bijoux, des monuments et des arts, a employé des tonnes entières de ce précieux métal. L'Egypte et l'ancienne Byzance, le monde oriental qui occupait les bords de notre mer Intérieure, la Chine enfin, et toute l'extrême Asie fermée, à la civilisation fastueuse et raffinée, ont enfoui dans leurs tombeaux, incrustés aux murailles de leurs temples et de leurs palais pour plus de 200 milliards d'or. Le monde n'en a-t-il pas moins vécu et prospéré?

Actuellement, où l'on atteint presque les cent milliards d'or monnayé, sait-on quelle est la production minière annuelle de l'or? La terre fournit à l'homme la contribution étonnante de 2 milliards 500 millions d'or. Là-dessus, l'industrie de luxe, bijouterie, orfèvrerie, sculpture, etc., emploie environ 600 millions. Une partie est encore enfouie, selon les rites religieux et sacrés par l'Orient; et le reste s'en va, sous forme de lingot et de monnaie, dans les grandes banques.

Si les commandes d'un Etat à l'industrie nationale absorbent une quantité considérable de numéraire, s'ensuit-il que cette fortune qui sort ainsi journellement de ses caisses soit entièrement perdue?

Elle se perd dans la fabrication des armes, des munitions, des canons, dans tout ce qui constitue l'instrumentation de la guerre, destinée à disparaître avec elle... certes. Mais elle a obligé toutefois des milliers de travailleurs à garder ou reprendre du travail, et a empêché le chômage.

Où l'on pourrait dire qu'elle se perd vraiment, sous sa forme de fortune réelle, c'est quand nous passons à l'étranger les commandes de l'Etat. D'une part, l'or envoyé ainsi à profusion sur les marchés nentres diminue de valeur; d'autre part, il ne sert en rien à notre prospérité matérielle et manuelle — actuellement. Plus tard, par le libre jeu du commerce et de l'échange général, il nous reviendra; il nous faudra seulement le gagner à nouveau.

Un dernier point encore à déterminer : c'est l'exacte mesure dans laquelle entre la perte des villages à reconstruire, et des villes anéanties. Les trésors d'art sont inestimables; les Flandres belges et françaises ont perdu à jamais des joyaux sans prix. Evaluer Louvain, les Halles d'Ypres, Arras et Reims est impossible. Leur gloire tient aux siècles, et leur valeur à l'histoire d'un passé. Mais, outre la rançon des vaines, la prospérité de ces contrées et des cités se referra d'elle-même, et dès le lendemain de la guerre, par les ouvriers qui viendront y reconstruire usines, rues et habitations, par les matériaux qu'on y apportera, par la vie qui y renaîtra.

Il ne faut jamais nier le principe de vie qui conduit le monde. La Calabre, l'île de Saint-Pierre, n'ont-elles point vu se reconstruire des villes entières, à l'emplacement où d'autres avaient disparu?

Michel Annebault.

TRIBUNAUX

La "Maison du Soldat"

La huitième chambre correctionnelle a rendu, hier, son jugement dans l'affaire de la « Maison du Soldat ». Les poursuites avaient été intentées contre Mlle Sidonie Poirer, dite « Fernande d'Erincourt », à la suite d'une plainte adressée au Parquet par M. Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères.

Les attendus, très détaillés, sont particulièrement sévères contre la directrice de la « Maison du Soldat ». Ils rappellent en substance que Mlle d'Erincourt a, pendant vingt années, détourné une grosse partie des fonds confiés, au profit d'œuvres n'ayant aucun rapport avec la « Maison du Soldat » pour laquelle les donateurs versaient une cotisation. L'œuvre était créée au profit des soldats libérés se trouvant sans ressources, et dans le but de procurer un asile temporaire aux soldats convalescents réformés, et, en cas de guerre, à établir un service d'ambulance avec la moitié de son fonds de réserve. L'enquête judiciaire a démontré que la directrice de la « Maison du Soldat » employait 37 0/0 des fonds qui lui étaient remis à des œuvres de charité privée, dont elle n'a pu justifier devant le tribunal correctionnel.

« Attendu, conclut le jugement, qu'il est nécessaire de réprimer de tels agissements qui seraient de nature à jeter la défiance et le discrédit sur les œuvres de bienfaisance et de solidarité qui ont pris justement, à notre époque, un si admirable développement; à décourager les bonnes volontés; à rendre hésitantes les personnes généreuses et dévouées, et à servir de prétexte à l'égoïsme des autres; »

« Mais attendu que pour l'application de la peine il y a lieu de tenir compte de ce fait que ceux qui avaient accepté des fonctions élevées dans les comités, assumant par là même la charge d'assurer le fonctionnement normal de l'association, de faire respecter les statuts, de contrôler l'emploi des fonds, ont négligé de remplir leur mission, et en témoignant à la directrice une confiance aveugle ont laissé se commettre les délits susvisés; »

« Attendu, en outre, qu'il est juste de constater que celle-ci s'est occupée de la « Maison du Soldat » avec beaucoup d'activité et de zèle, et que pendant environ vingt années elle lui a consacré la plus grande partie de son temps; que sa culpabilité est donc atténuée dans une large mesure; »

« Par ces motifs, le tribunal condamne Mlle Poirer, dite « d'Erincourt », à un mois d'emprisonnement avec sursis et 2.000 francs d'amende. »

Déserteur et héros

Le zouave Paul de Cressac, de la classe 1913, grièvement blessé à la tête au combat de Loos, avait été envoyé en convalescence de sept jours, en novembre dernier. Il ne rentra à son corps qu'après avoir allongé son congé de sept jours. Il était déferé, hier, devant le deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation de désertion à l'intérieur en temps de guerre. Son avocat, M. Henri Géraud, fit valoir au conseil que son client avait été quinze mois sur le front sans avoir obtenu la moindre permission; qu'il s'y était admirablement conduit, et que, au mois d'août dernier, il avait ramené son capitaine grièvement blessé en avant des tranchées.

Le conseil acquitte Paul de Cressac.

FAITS DIVERS

PARIS

Un enfant se pend

Surpris de ne pas voir son fils, Henri, âgé de treize ans, M. Foulon, demeurant 61, rue Saint-Fargeau, se mit à la recherche de l'enfant. Quel ne fut pas son désespoir de trouver le jeune Henri pendu à l'épauvette de sa chambre. Le commissaire de police, prévenu, a ouvert aussitôt une enquête.

Arrestation d'un faux médecin

Le service de la Sûreté a mis en état d'arrestation le nommé Alexandre Nicolaef, soixante-trois ans, sujet russe, se disant docteur en médecine. Nicolaef est actuellement inculpé d'abus de confiance et d'infraction à un arrêté d'expulsion. Le pseudo-médecin a été écroué à la prison de la Santé.

Tamponnement de tramways

Hier matin, à 9 h. 1/2, deux tramways de la ligne Val-d'Or-Porte-Maillet se sont tamponnés, par suite du brouillard, à proximité du pont de Puteaux. Treize voyageurs ont été plus ou moins blessés. Deux d'entre eux ont dû être admis à l'hôpital Beaujon.

Mort subite

Vers 11 heures, hier matin, M. Cyrille Delabarre, âgé de soixante-deux ans, concierge, 6, rue Euryale-Dehaynin, passait avenue Lamière, quand soudain il se précipita sur le trottoir. Le malheureux venait de succomber à une affection cardiaque.

Un soldat attaqué

La nuit dernière, le soldat Alfred Jacob, âgé de trente-neuf ans, mobilisé au 303^e d'infanterie, en permission, a été assailli, route de Rosny, à Noisy-le-Sec, et frappé de cinq coups de couteau par un inconnu. Il est soigné à l'hôpital Villemin.

DÉPARTEMENTS

Incendie d'un hôpital anglais à Wimereux

Un incendie, dont on ignore la cause, a détruit le Grand Hôtel de Wimereux, près de Boulogne-sur-Mer, dans lequel était installé un hôpital anglais. Tous les malades ont pu être évacués à temps. Les dégâts sont considérables.

THÉÂTRES

« La Légende de France ». — A 4 heures, au Pavillon de l'Union des Arts, Champs-Élysées. 90 estampes lumineuses, avec de concours de nos plus grands chanteurs et comédiens.

Aujourd'hui, première, avec allocation de M. Albert Darnier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Jeudi, samedi, dimanche, mardi, même présentation de ce spectacle artistique, magnifique et nouveau.

Ce soir. — Au Grand-Guignol, à 8 h. 45, première représentation du nouveau spectacle : *L'Angoisse*, drame de M. Pierre Milie et Coëlla de Vylan; *le Siège de Berlin*, pièce de MM. Charles Heillem et Pol d'Estec, d'après la nouvelle d'Alphonse Daudet. Ce spectacle sera ensuite donné tous les soirs, à 8 h. 45 et à partir de demain, les mercredi et dimanche, en matinée, à 3 heures.

Matinées nationales. — Dimanche prochain, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, seizième matinée nationale avec le concours de : Mme Jeanne Montjoyet, Mlle Paule Andral, de l'Odéon, Mlle Juliette Mérovitch, M. Henri Rabaud, et de l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Allocation de M. Emile Boutroux, de l'Académie française. Dernières. — Ce soir mardi et jeudi, en matinée, dernières de *l'Aiglon* avec Mlle Mary Marquet et M. Jean Dargon.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, quinzième concert Colonne-Lamoureux avec le concours de Mlle Jeanne Borel, de l'Opéra-Comique, qui interprétera, entre les première et deuxième parties du programme, trois poèmes chantés de Raoul Bruniol : *Nocturne*, *Barcarolle*, *Pierre tombale*. La première partie, consacrée aux romantiques, comprendra : l'ouverture du *Roi Lear*, de Berlioz; la *Scène d'amour de Roméo et Juliette*, de Berlioz; la *Symphonie en ré mineur*, de Schumann; la deuxième partie, les thèmes populaires et les musiciens, sera composée de : *Russia*, poème symphonique de Balakirev; *Fantaisie sur deux airs anglais* de G. Lelou; *Rapsodie cambodgienne*, de Bourgaud-Ducoudray. Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

MARDI 25 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *Jean Marie*, *Britannicus*, *Opéra-Comique*. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue; *A l'Age au-dessus!* Oh! pardon!

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Flancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angoisse*, *le Siège de Berlin*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 30, *Anna Karénine*.

Théâtre Rejane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*.

« J'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.

Triomphe-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Songe d'une nuit d'été*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Niquette et sa mère*.

Vauvilliers. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Palma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-08). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma noce*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Ombrage tragique*.

l'Oncle de Boul de Zan. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *L'Empreinte* (Mistinguett, Max Dearly), *la main dans le sac* (Rigadin), *Alsace*, actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. le prince Christian vient d'entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année. Le prince a épousé, en juillet 1864, la princesse Hélène, troisième fille de S. M. la reine Victoria.

CORPS DIPLOMATIQUE

M. Reginald Bridgeman, deuxième secrétaire à l'ambassade de la Grande-Bretagne en France, vient d'être nommé à la légation d'Angleterre en Grèce.

NAISSANCES

Mme Louis de Saint-Victor de Saint-Blancard, née de Landers, a mis au monde un fils : Hervé.

Mme Charles Boyer de Bouillane, née Bonrepos, femme de l'enseigne de vaisseau, embarqué en escadre de la Méditerranée, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Paul.

INFORMATIONS

Le général commandant le groupement Sud et la ... division algérienne a cité à l'ordre de la division le docteur Louis-Marcel Debout, médecin auxiliaire, détaché au 3^e régiment mixte de zouaves tirailleurs :

« Passé, sur sa demande, du service auxiliaire dans le service armé, a, durant sept mois, assuré la relève et l'évacuation des blessés de son bataillon avec le plus grand dévouement; toujours prêt à payer de sa personne et à s'exposer pour accomplir sa mission. A été blessé. »

BIENFAISANCE

A Nice, dans la villa habitée avant la guerre par le prince de Hohenlohe, vient d'être créée par de hautes personnalités russes, telles que S. Exc. le prince Ourousoff, ancien ambassadeur de Russie à Paris, le prince Troubetzkoy, le prince Dolgoroukof, le général Groulof, une ambulance pour les officiers revenant du front.

Le docteur Walter est chef du service médical. La colonie russe de Nice pourvoit charitablement aux besoins de l'ambulance.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du docteur Lucien Libert, médecin de l'asile d'aliénés de Saint-Venant (Pas-de-Calais), décédé des suites d'une maladie contractée au cours de la retraite de l'armée serbe, le 22 janvier, âgé de trente-trois ans;

De M. Charles Hamney, notaire honoraire, décédé à Bordeaux;

De M. Régis de Oliveira, ambassadeur du Brésil à Lisbonne;

De M. Jean-Baptiste Verneuil, ancien interne des hôpitaux de Paris, médecin-major de 1^{re} classe, décédé à l'hôpital du Grand-Séminaire de Contances, âgé de soixante-trois ans.

Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Établis Jamet-Buffereau
PARIS, 10, R. Rivoli - ITALY, 20, F. St-Jean.

!... par BENJAMIN RABIER



!...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 25 JANVIER 1916

(26)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XI

Dans un cachot sombre!

(Suite)

Et, avec une rage violente, Nobody répétait, comme pour s'encourager lui-même :

— Oui, il faut que je la voie ! Il faut que j'aide à la punir !

...Il était petit, étroit, sombre, éclairé à peine par un soupirail percé à ras du sol, le caveau dans lequel le conseil de guerre avait fait jeter l'espionne !...

Nobody, cinq minutes plus tard, en y pénétrant, ne vit rien, tout d'abord...

Il sortait de la grande clarté du jour, il lui sembla qu'il entrait dans la nuit...

N'allait-il pas, d'ailleurs, au-devant de la nuit la plus horrible, de la nuit du désespoir qui verse d'épaisses ténèbres dans les cœurs engourdis ?...

Pâle, affreusement, il pénétrait dans le caveau, baissant les yeux, pris d'une curiosité douloureuse... et cependant n'osant pas la satisfaire.

Était-ce bien Josette qui était là ? Était-ce bien « sa » Josette, l'idole déchue, qu'il allait souffler de son mépris ?...

Le malheureux ne put douter...

A peine était-il apparu dans le réduit obscur, qu'un cri l'avait accueilli...

Mais, chose étrange, ce n'était point un cri d'horreur, ce n'était point un cri d'effroi... Ce n'était point non plus une exclamation de désespoir... C'était, au contraire, dite par une voix musicale, dont le timbre l'enivrait profondément, une parole de joie :

— Sauvée ! Sauvée !... puisque vous voilà !...

Etrange femme, que cette Josette !

Allait-elle donc lui jouer — encore — l'abominable comédie d'amour ?...

Croyait-elle donc, l'ensorceleuse, qu'il lui suffirait de paraître pour duper toujours celui qu'elle avait si longtemps dupé, déjà ?...

— Sauvée ! avait-elle crié.

L'étreinte de ses deux bras, nus sous les manches larges de son corsage d'été, se nouait au cou de l'aviateur.

Nobody respira le parfum de cette femme adorable.

Ses yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, la devinèrent plus belle que jamais...

Et, tandis qu'il tremblait de la voir, tremblait de la respirer, cette fleur de chair, qui était son rêve, son amour, sa torture, Nobody, immobile, comprit que doucement, doucement, Josette inclinait sa tête vers lui, qu'elle lui tendait son front à baiser...

Mais, cependant, cette comédienne infâme n'avait-elle pas trop escompté l'habileté de son jeu ?

Ce fut un cri, un cri d'effroi, cette fois, un cri de souffrance indicible, qui s'échappa de lèvres de Josette, lorsque Nobody, d'un geste brusque, la repoussa loin de lui.

— Allons donc ! avait murmuré l'aviateur. Pensez-vous encore me tromper ? Imaginez-vous que je sois ici pour vous sauver, comme vous le dites ?

Et il scanda nettement :

— Ecoutez-moi bien, Josette ! Ne vous faites plus aucune illusion ! Je suis ici parce que je vous hais ! Je suis ici pour me venger !...

Nobody avait été s'adosser au mur. Il se croisait les bras sur la poitrine, il considérait Josette, les yeux fixes, hagards.

Ah ! l'étrange sentiment qui l'envahissait alors ! Il l'aimait, cette femme ! Il l'aimait !

Elle avait été, pour lui, la plus exquise, la plus capiteuse des fiancées. A cette heure encore, en cette minute où elle lui apparaissait, courbée sous le poids des infamies qu'elle avait commises, il comprenait bien qu'il n'était pas détaché d'elle...

Et pourtant, malgré la persistance de son amour, de ce sentiment douloureux qui lui causait comme un remords, il se sentait très calme !

Cette femme, c'était un peu, pour lui, la Fatalité !

Elle avait croisé sa route, et ce n'était point sa faute s'il avait voulu cheminer avec elle. C'était moins sa faute encore s'il lui avait plu, à elle, de ramper dans toutes les fanges de la honte et de l'ignominie !

— Je vous hais ! répéta Nobody, s'étonnant de ne point sentir sa voix trembler. Je vous hais ! et je suis venu le dire pour que vous n'ayez aucune espérance, pour que vous sachiez bien que vous appartenez à la justice, que vous êtes abandonnée de tous... puisque vous êtes abandonnée de moi !

Mais il s'interrompit soudain, angoissé de voir combien Josette avait pâli.

Elle semblait défaillir.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

HIPPISME

L'hippodrome de Saint-Sébastien. — *Excelsior* annonçait, il y a quelques mois, que Saint-Sébastien verrait, cette année, des courses de chevaux. Les dates des réunions sont fixées : elles auront lieu du 2 au 25 juillet. Un Grand Prix de 100.000 francs sera mis en compétition pour chevaux de toutes nations de trois ans et plus et couru sur 2.400 mètres ; les trois ans porteront 54 kilos, les quatre ans 62 kilos, et les cinq ans 64 kilos.

C'est sur cet hippodrome que l'on verra, pour la première fois, les couleurs du roi Alphonse XIII.

Ajoutons que les écuries de l'hippodrome en question pourront recevoir cent chevaux. Engagements à Paris et Londres avant le 15 mars.

BOXE

Mac Namara boxera. — Le célèbre coureur cycliste Mac Namara est en ce moment l'élève de Jimmy Johnson. Ce dernier estime que Mac Namara pourra faire un poids moyen excellent.

L. Darcy bat k. o. Brown. — Sur le ring du Stadium de Sydney (Australie), Leslie Darcy a battu facilement aux points (knock-out) George Brown, dans un combat de vingt rounds. Darcy mena avec facilité, sans avoir été marqué, tandis que Brown fut sévèrement puni. Ce match avait attiré une foule considérable évaluée à plus de quinze mille spectateurs.

Leslie Darcy s'affirme à chacune de ses rencontres comme pugiliste de tout premier ordre. Il s'est rencontré, il y a quinze jours pour la seconde fois, avec le crack américain Eddie Mac Goorty, également à Sydney, et devant un public très nombreux (quinze à seize mille personnes). Il avait déjà battu Mac Goorty une première fois, et, lors de cette seconde rencontre, les soins de ce dernier durent jeter l'éponge au huitième round, sans que Darcy eût été inquiété un seul instant.

"Academia"

Les réunions d'aujourd'hui

LAWN-TENNIS : matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.

CULTURE PHYSIQUE : 10 heures, Institut Kumlien, 76 bis, rue des Saints-Pères ; professeur : M. Sandberg. 20 h. 30, cours de Mme Dufaur, 5, rue Euryale-Dehaynin.

GYMNASTIQUE MNEMONIQUE : 17 heures, deuxième série ; première leçon faite par Mme Duchange, officier d'académie, 35, boulevard Haussmann.

COURS DE CHOEUR : 20 h. 45, au Clairmont, 16, rue de Calais ; direction de Mlle M.-A. Garçet de Vauressmont, professeur de chant.

"Academia". Siège provisoire : 27, rue Nicolo.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour spéciaux à prix réduits (1^{re} et 2^e classes) pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo.

Emission du 1^{er} décembre 1915 au 2 mai 1916 au départ des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cote, Nîmes.

Validité : 20 jours (dimanches et fêtes compris). Prolongation de deux périodes de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voyageurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice : 1^{re} cl., 182 fr. 60 ; 2^e cl., 131 fr. 50.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

La Bourse de Paris

LUNDI 24 JANVIER 1916

Au milieu du calme qui continue à prévaloir dans la majorité des compartiments, on note la bonne tenue de certaines valeurs telles que notre nouvelle rente et le Rio, sur lesquelles les transactions sont même assez suivies. En ce qui concerne la première, nous la laissons en nouvelle avance à 88,60, en même temps que le Rio s'améliore à 1.595. Par contre, notre 3 0/0 perpétuel abandonne encore une fraction à 61,75.

C'est la fermeté qui prévaut du côté des établissements de crédit, que nous laissons : la Banque de France à 4.480, le Crédit Lyonnais à 995, la Banque de Paris à 840.

Toujours rien d'intéressant à signaler parmi les actions de nos grands Chemins. En valeurs diverses, le Rio a valu 1.590 et 1.595 au comptant et 1.585 à terme.

Affaires très peu animées sur le marché en banque.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,95 ; Suisse, 113 1/2 ; Amsterdam, 250 1/2 ; Pétrograd, 172 1/2 ; New-York, 585 1/2 ; Italie, 88 1/2 ; Barcelone, 556 1/2.



Employez la POCHETTE P.I.P.E.A.

Contient tous Papiers

Indispensables

Pour

Envois

Aux Armées

Papier Paragraise pour Denrées Alimentaires

Bisulfite pour Tissus, Lingerie, etc.

Cellulose extra-forte pour Emballage extérieur

PRIX pour au moins 3 Colis 1.50

ou le PAQUETAGE P. I. P.

Papier

Indispensable

Pour Prisonniers de Guerre

Remplace la toile dont l'emploi est interdit

pour Envois aux Prisonniers de Guerre

PRIX pour au moins 2 Colis 0.60

EN VENTE chez tous les Papetiers-Bazars

Epiceries, Bibliothèques de Gares et dans tous

les Grands Magasins.

VENTE EN GROS :

10, Rue Communes, 10, PARIS (III^e)

MAISON ACHETANT LE PLUS CHER DE PARIS TOUS

et COUPONS DEPRECIÉS

avancés 85 % à 6 % l'an

Prêts sur Successions et toute garant.

CREDIT GENERAL, 33, Chaussée-d'Antin.

TITRES

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

RMSP

THE
ROYAL MAIL
STEAM PACKET CO

BRÉSIL, URUGUAY ARGENTINE

Le Paquebot "AMAZONE" partira de
La Rochelle-Pallice, le 30 janvier

S'adresser à :
G. DUNLOP & CO., 4, rue Halévy, Paris.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle **Ceinture-Maillot du Dr Clarans**. Plaque illustrée adressée gratuitement sur demande. Etab^{ls} C.-A. Clavier, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous l. jours, de 9 h. à 7 h. p. Dames Spécialistes.



VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement

aux

CONVALESCENTS,

ANÉMIÉS,

NEURASTHÉNIQUES.

Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.

VENTE EN GROS :

8 RUE VIVIENNE, PARIS.



Reculée, elle aussi, tout à l'extrémité du cachot, appuyée contre la froide muraille, elle le contemplait avec une face de stupeur et d'angoisse.

Alors, Nobody ricana.

Il se complut à lui prouver combien elle était démasquée.

Il voulut une vengeance qui lui faisait peut-être plus mal qu'à elle, il voulut lui prouver qu'il ne fallait plus essayer de le duper en rien.

Et il parla, d'une voix sourde, qui trahissait enfin sa souffrance :

— Josette ! je connais une partie de vos crimes, et ils me font horreur !... Josette, je suis honteux, entendez-vous ? Honteux de vous avoir aimée. A l'heure où la France court le plus terrible des dangers, je me suis aperçu que vous, vous qui étiez « ma mienne », vous faisiez le plus tragique des métiers ! La plus infâme des besognes ! La besogne d'espionnage !

Il haletait, cependant qu'il ajoutait :

— Tenez ! je vous pardonnerais, Josette, d'avoir voulu ma mort en rompant les commandes de l'appareil sur lequel vous pensiez que j'allais prendre mon vol !... Je vous pardonnerais de m'avoir menti chaque fois que vous m'avez parlé d'amour !... Je vous pardonnerais, peut-être, d'avoir, hier encore, remis mon portrait à cet homme. Car je ne connais point le nom, mais qui dit être votre complice, et de lui avoir dit : « Faites fusiller Nobody — lui, rien que lui ! »... Oui ! je vous pardonnerais tout cela !... Mais il est une chose que je ne vous pardonnerai pas : ce matin, vous avez fait tuer plus de cent de mes camarades ! Ma mort m'importe peu, à moi !... mais la mort des braves qui m'entourent me fait frissonner de dégoût quand je vous vois !...

Et il lui cracha l'abominable insulte au visage :
— Vous vous êtes vendue ! Vous vous êtes vendue à l'Allemagne ! On ne saurait rien faire de plus bas que ce que vous avez fait !.

Josette, cependant, n'avait point bougé...

Elle n'avait encore articulé aucune parole...

Depuis que Nobody l'avait brutalement repoussée, elle était demeurée immobile, silencieuse, comme accablée par un vertige subit...

Comédienne ?...

Oui ! comédienne toujours, cette femme qui, au palais de Potsdam, avait répété les principales de ses attitudes — attitude de gaieté, attitude de dédain, attitude de froideur !...

Et c'était sans doute dans son art de comédienne qu'elle trouvait le geste superbe qui la dressa soudain devant Nobody, frémissante, dédaigneuse à son tour :

— Vous m'insultez ; murmura-t-elle. Vous m'insultez, et je ne veux pas me défendre ! On ne se défend pas d'accusations pareilles !

Et elle faisait un pas encore, elle plongeait le regard ardent de ses yeux douloureux dans les prunelles de Nobody :

— Toi ! toi que j'aime ! murmura-t-elle, toi que j'adore ! toi qui es mon seul amour ! Toi, toi, Nobody ! avoir cru ces infamies de moi !...

Mais ce n'était pas une défense, cette simple protestation...

Cela avait moins de valeur que la plus faible des preuves d'innocence, la plus invraisemblable explication...

— Avoir cru que je voulais te tuer, en brisant ton appareil !... avoir cru cela !... M'accuser d'avoir voulu te livrer, hier !... moi qui aurais donné mille vies pour te sauver !... Et penser encore que je suis la cause du malheur de ce matin !...

Elle se tut, une seconde, puis elle reprit :

— Ah ! comme je te haïrais, moi aussi !... si je ne t'aimais comme je t'aime !...

Elle frissonnait toute, prise de fièvre...

— Mais je ne veux rien te dire ! murmura-t-elle encore. Je ne veux pas qu'il y ait, entre nous, une seule explication... une seule pensée de méfiance, une seule preuve !...

Et elle railla, terriblement tragique :

— Est-ce qu'on prouve son amour ?... Et puis, est-ce que tu peux bien croire que je t'ai menti ?...

...On eût dit qu'elle cherchait les phrases les plus simples, les plus tenaillantes aussi :

— Des preuves d'innocence ? Non ! tu n'en auras pas, Nobody ! Je ne veux pas t'en donner ! Et puis, je ne saurais tout te dire... Tu as voulu garder ton secret, ne pas me confier ton nom... pourquoi faudrait-il que, moi, je te livre toutes mes pensées ? Le pourrais-je, d'ailleurs ?...

Elle se tordait les mains soudain, dans un geste de folie :

— Me taire ! Il faut que je me taise !...

Puis elle eut le ricanement d'une hallucinée :

— Eh bien, soit ! je me tairai ! Peu m'importe ! Je vais mourir...

Elle marchait vers Nobody, elle haletait :

— Tu me hais, toi ? Eh bien ! peu me fait ! je t'aime ! Entends-tu ? je t'aime !... Je t'aime plus qu'il est possible d'aimer au monde !... Je t'aime parce que tu es plus que mon espoir ! ma vie, l'homme à qui j'ai donné mon cœur !...

Et elle ajoutait, rivant toujours son regard au regard de Nobody :

— Un cœur comme le mien, vois-tu, quand il s'est donné, ne se reprend pas !...

(La suite à demain.)

APRÈS BERGEN, MOLDE



Bergen, en Norvège, brûlait, la semaine dernière. On apprend qu'une autre ville norvégienne, Molde, a été, pour partie, la proie des flammes. Des établissements publics ont été détruits, mais on a pu, malgré le vent qui soufflait en tempête, éviter que l'incendie ne se communiquât à la Banque.

Au Père de la Patrie italienne



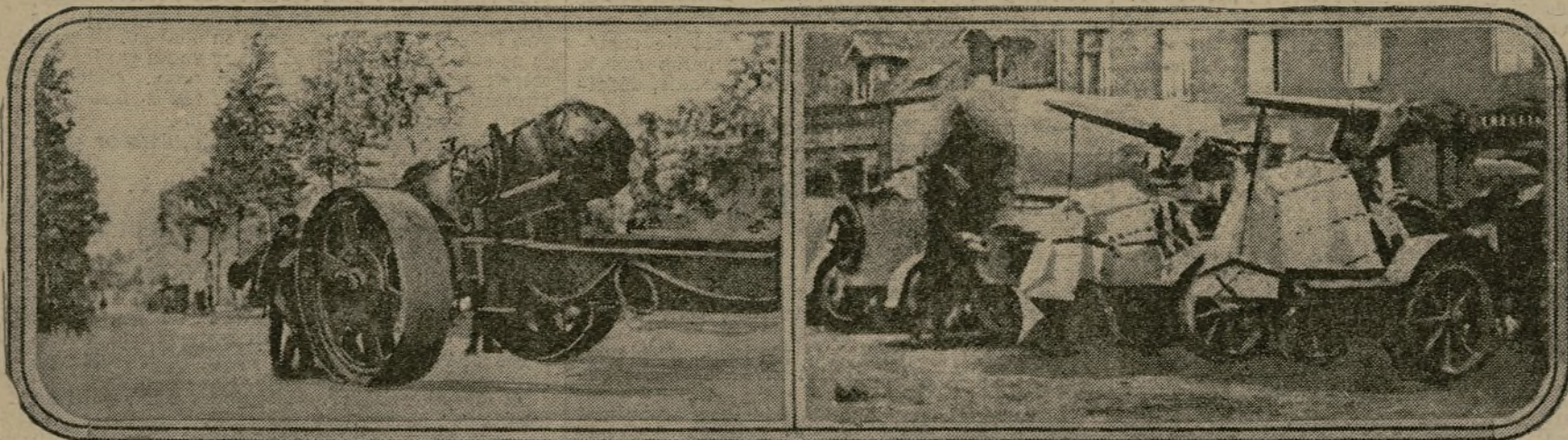
Le jour commémoratif de la mort du roi Victor-Emmanuel II, les autorités et toute la population romaine se portèrent vers le monument de l'illustre souverain pour y déposer des couronnes.

Une vue d'Antivari



Le port d'Antivari est aux Autrichiens depuis avant-hier. Mais ils n'y ont pas fait l'entrée triomphale qu'ils escomptaient. Le Monténégro ne s'est pas rendu, la lutte continue et le succès du jour se payera en bloc au règlement final.

Les renforts d'artillerie britannique



Comme nous-mêmes, nos alliés britanniques augmentent jour par jour leurs approvisionnements de matériel de guerre. Régulièrement, parviennent sur le front des mortiers de très gros calibre (à gauche) et des sections d'auto-cannons trainés par des camions puissants (à droite).